

Une Reine des Fromages et de la Crème

XXIII

M. BASILE ROCKINGHAM.

(Suite.)

Cette fois l'avenir était bien à lui : il avait enfin obtenu un rendez-vous formel d'Ulrique. Il s'habilla, déjeûna longuement, tranquillement, dans sa conviction d'une prochaine victoire, et pourtant, au fond, il sentait comme une vague émotion. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé ce qu'il éprouvait en ce moment, pas même ce jour d'été, il y avait bien longtemps, où jadis, Charlotte rougissante était venue à sa rencontre, jolie alors comme une fleur parmi les fleurs du jardin de son père. Qu'était-ce donc ? Et ses principes ?... Allons, c'était, bien entendu, uniquement pour sa fortune !

Malgré tout, il était encore tout aussi ému lorsqu'il sortit un peu avant midi. Après avoir acheté un ceilet qu'il passa à sa boutonnière, il descendit Saint James Street, avisa un cab qu'il trouva à sa convenance, et midi sonnait quand il en descendit et sonna à la porte de la comtesse Eldringen.

Une chose, avant même qu'on eût répondu à son coup de sonnette, lui fit passer un léger frisson d'inquiétude sous l'épiderme : c'est de voir grandes ouvertes les fenêtres du premier étage. Certes, il faisait un temps magnifique, mais toutes les fenêtres, c'était beaucoup. La porte ouverte, deuxième frisson : le parquet du vestibule était dégarni du tapis, et, dans un coin, gisait un véritable monceau de housses en toile ; puis que signifiaient ces allées et venues de valets de chambre en manches de chemise et de femmes de chambre en tablier, c'est-à-dire en tenue de travail. A travers la porte ouverte de la salle à manger, cette salle à manger, où il avait fait de si délicieux repas, comment se faisait-il qu'il ne vit que des meubles recouverts de leurs housses et des lustres enfermés dans leurs enveloppes de gaze.

—La comtesse est chez elle, je pense ? demanda-t-il au domestique qui lui avait ouvert et en qui il fut étonné de reconnaître, au lieu d'un valet de pied, l'auguste maître d'hôtel Brownley lui-même, et Brownley en veste de toile !

Il n'avait fait sa question que par pure forme il savait bien qu'Ulrique était chez elle, puisqu'elle lui avait donné rendez-vous. Aussi fut-il foudroyé lorsque Brownley lui répondit :

—Sa Seigneurie est partie, monsieur ; Sa Seigneurie a quitté Londres ce matin.

M. Rockingham passa son parapluie délicatement roulé de sa main gauche dans la droite alternative-

ment et fixa sur Brownley un regard aussi sévère que s'il l'eût soupçonné de vouloir le mystifier.

—La comtesse doit être chez elle ; j'ai un rendez-vous avec elle.

—Elle est partie, monsieur, — répéta nettement Brownley.

—Tout à fait partie ? — demanda M. Rockingham, surpris au delà de toute expression.

—Oui, monsieur. Nous recouvrons les meubles et je partirai pour Morton par le train de nuit. Si vous avez quelques chose à faire dire ?...

En ce moment, Brownley, apercevant une échelle maladroitement portée, qui avait presque écorné une glace, s'élança pour admonester le coupable et de sa propre main écarter le danger. Quand il revint à la porte, M. Rockingham était encore debout sur le perron, tirant sa moustache d'un air perplexe et les yeux fixés sur le manche de son parapluie. Brownley, s'impatientant, lui dit sans quitter le ton correct d'un valet bien stylé :

—Je serais au regret d'être obligé de faire remarquer à monsieur que nos instants sont comptés.

M. Rockingham comprit et se retira.

Ulrique partie ainsi ?... Il fallait que ce fût pour quelque motif aussi grave qu'inattendue, évidemment puisqu'il devait venir. Elle avait assurément la meilleure excuse toute prête, mais le malheur était que, lui, ne pouvait plus attendre le bon plaisir de la belle et fantasque comtesse : il devait irrévocablement quitter l'Angleterre le surlendemain, et, avant, il fallait qu'il eût, à tout prix, obtenu d'Ulrique la promesse formelle de consentir à devenir ambassadrice. Il n'y avait donc pas à hésiter.

M. Rockingham retourna chez lui, mit quelques effets dans une valise et, le soir, un peu après sept heures, il franchissait la grille d'entrée du parc de Morton. A travers les carreaux poussiéreux de la vieille voiture prise à la gare, il regardait, de l'œil d'un futur propriétaire, défiler les troncs des hêtres et se disait qu'il serait très agréable de se promener sous leur ombrage avec le sensation de se savoir chez soi. Puis il songeait à l'entrevue qu'il voulait décisive, il dressait ses plans, choisissait le moment favorable pour paraître, en ne se faisant annoncer que lorsqu'on serait sorti de table. Tout bien réglé dans sa tête, il était prêt et éprouva une vive satisfaction en gravissant le perron du Château Neuf.

—La comtesse n'est pas au château, lui dit le valet en ouvrant la porte.

Rockingham ne put réprimer un geste de dépit.

—Pas chez elle !...

Mais tout de suite il se remit et un sourire effleura sa lèvre.

—Ecoutez, mon garçon, — dit-il d'un ton ferme au domestique, — j'arrive de Londres et je sais que la comtesse est ici. Probablement elle est à dîner ; veuillez, je vous prie, me conduire dans le salon.

Le domestique était très jeune et se troubla visible-